Le Portugal, aujourd'hui

La peur d'exister

José Gil

Traducteur : Régis Salado

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/809>

DOI : 10.4000/elh.809

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 26 novembre 2010

Pagination : 83-89

ISBN : 978-2-35698-022-9

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

José Gil, « Le Portugal, aujourd'hui », *Écrire l'histoire* [En ligne], 6 | 2010, mis en ligne le 26 novembre 2013, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/809> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.809>

Le Portugal, aujourd'hui

La peur d'exister

Extrait traduit du portugais et présenté par Régis Salado

PORTUGAL, HOJE. O MEDO DE EXISTIR [Le Portugal, aujourd'hui. La peur d'exister], essai du philosophe José Gil, a paru en 2004 chez l'éditeur Relógio d'Água à Lisbonne. Constamment réédité depuis, notamment dans une version augmentée en 2008 chez le même éditeur, cet essai a connu un vif succès auprès d'un public plus large que celui qui est habituellement concerné par ce type d'ouvrages. D'un style simple et direct, centré sur la thèse dérangeante selon laquelle les Portugais souffriraient d'un syndrome de « non-inscription », Portugal, Hoje a suscité la controverse dans les milieux intellectuels portugais. Ni sociologique, ni philosophique au sens spécialisé du terme, ce texte qui s'ancre dans l'observation empirique se situe à la croisée de diverses approches disciplinaires pour proposer une sorte de phénoménologie de la réalité contemporaine portugaise, saisie aussi bien à partir de gestes ou d'expressions langagières caractéristiques que d'un habitus collectif. Si cette part de l'expérience la plus immédiate est essentielle au propos du livre, c'est qu'elle permet de penser à nouveaux frais un certain rapport des Portugais au passé et au présent, dans une perspective qui noue ensemble la morale et l'histoire (processus et écriture).

L'ouvrage est inédit en français. Les pages traduites ci-dessous correspondent au début du premier chapitre : « O País da não-inscrição » [« Le pays de la non-inscription »].

Le pays de la non-inscription *

Au Portugal, rien n'arrive, « il n'y a pas de drame, tout est intrigue et trame », dit un graffiti le long d'un mur bordant les escaliers de Santa Catarina qui descendent vers le funiculaire de Bica. Rien n'arrive, précisons, rien ne s'inscrit

— ni dans l'histoire ni dans l'existence individuelle, ni dans la vie sociale ni sur le plan artistique. Peut-être est-ce la raison pour laquelle les études les plus solides et les mieux établies dans la tradition portugaise sont celles qui se rapportent au passé historique, dans un effort désespéré

* Avec l'aimable autorisation des éditions Relógio d'Água et de l'auteur.

pour inscrire et pour enregistrer, afin de donner consistance à ce qui tend incessamment à s'évanouir (et qui, de fait, s'est déjà inscrit de toute manière – mais où?). Curieusement, le graffiti en question tentait ainsi d'inscrire l'impossibilité d'inscrire...

Nous discuterons plus avant la légitimité qu'il y a à parler des « Portugais » comme d'une entité une et indifférenciée, ce qui soulève un grand nombre de problèmes. Supposons ces problèmes en partie résolus et contentons-nous pour l'heure de relever que les Portugais parlent constamment des « Portugais » qui « sont ceci » ou « sont cela ». Ne fût-ce que comme fiction, ou comme illusion partagée par l'opinion, cette entité existe et mérite que l'on y réfléchisse.

La non-inscription portugaise diffère de celle d'autres pays par son caractère de généralité et par les mécanismes dont elle procède. Par exemple, à la suite de la Seconde Guerre mondiale, les Allemands se sont refusés à inscrire, dans leur existence comme dans leur

histoire, le III^e Reich et le nazisme, qui se sont trouvés réduits pendant des décennies à un « épisode » traité en dix ou vingt lignes dans les manuels d'histoire. Ce « blanc », ou cette lacune invisible, cette non-inscription, produit (encore) des effets imprévisibles dans la société allemande et n'est sans doute pas étrangère à la montée du néonazisme ¹.

Le 25 avril ² s'est lui aussi refusé, sur un tout autre mode, à inscrire dans la réalité les quarante-huit années d'autoritarisme salazariste. Ni les agents de la PIDE ³ ni les responsables du régime n'ont fait l'objet de jugements. Bien au contraire, un immense pardon a recouvert comme un voile la réalité répressive, castratrice, humiliante, dont nous étions issus. Comme si l'exaltation affirmative de la « Révolution » pouvait rayer d'un trait de plume ce passé obscur. Ainsi se sont trouvés oblitérés des consciences et de la vie la guerre coloniale, les vexations, les crimes, la culture de la peur et de la petitesse médiocre engendrée par le salazarisme. Mais on ne construit pas un « blanc »

1. Ce paragraphe semble confondre les situations allemande et autrichienne. On sait en effet que l'Autriche, sous la pression de l'URSS, qui avait intérêt à isoler l'Allemagne en Europe même, a bénéficié du statut de victime unilatérale du nazisme, ce qui a bloqué tout processus d'autocritique. La façon de « gérer le passé [nazi] » (*Vergangenheitsbewältigung*) a été tout autre en Allemagne, et le phénomène néonazi s'y explique par d'autres raisons. Sur toutes ces questions, voir Norbert Frei, *Vergangenheitspolitik. Die Anfänge der Bundesrepublik und die NS-Vergangenheit* (Munich, Beck, 1996), ainsi que l'imposant *Lexikon der « Vergangenheitsbewältigung » in Deutschland. Debatten- und Diskursgeschichte des Nationalsozialismus nach 1945* (Bielefeld, Transcript, 2007), publié sous la direction de Torben Fischer et Matthias N. Lorenz. [NDLR]
2. Jour de la révolution des Œillets qui, en 1974, mit fin à la dictature de Salazar. [NDT. Toutes les notes suivantes sont également du traducteur.]
3. La PIDE, ou *Policia Internacional e de Defesa do Estado* [Police internationale et de défense de l'État] était la police politique du régime salazariste.

(psychique ou historique), on n'élimine pas le réel et les forces qui l'ont produit sans que réapparaissent ici et là les mêmes stigmates, ou d'autres, qui témoignent de ce que l'on a voulu effacer et qui insiste pour demeurer.

Quand le deuil ne vient pas inscrire dans le réel la perte d'un lien affectif (d'une force), le mort et la mort reviennent sans relâche hanter les vivants.

Sur un autre plan encore, la non-inscription paraît plus grave du fait qu'elle ne s'est pas liquidée d'elle-même et que nous l'avons elle aussi héritée du salazarisme.

Si, en un certain sens, on a pu dire jusqu'à il y a peu (aujourd'hui on le dit moins) que « rien n'a changé » en dépit des libertés conquises, c'est parce que beaucoup a été hérité et beaucoup demeure des anciennes inerties et des mentalités de l'époque de la dictature : depuis la peur, qui perdure sous d'autres formes, jusqu'à « l'irresponsabilité », qui prédomine toujours dans les comportements des Portugais.

De fait, du temps de Salazar, « rien n'arrivait », strictement rien. Embourbée dans un mal diffus et omniprésent, l'existence individuelle ne parvenait même pas à émerger à la surface de la vie. Et qu'était-ce qu'une vie, en ce temps-là ? Ce que dictait l'idéal moral du salazarisme : une succession d'actes obscurs, d'autant plus valorisés qu'ils se montraient modestes, humbles, effacés... Où les inscrire, s'il n'y avait pas d'espace public et de temps collectif visibles ? Où, sinon dans l'éter-

nité muette des âmes, pour reprendre la vision catholique propre à Salazar ?

Sur ce plan comme sur tant d'autres, le Portugal d'aujourd'hui prolonge l'ancien régime. La non-inscription ne date pas d'aujourd'hui, elle est une vieille habitude qui vient d'abord du refus opposé à l'individu qui voudrait s'inscrire. Car s'inscrire implique l'action, l'affirmation, la décision, par lesquelles l'individu conquiert son autonomie et donne sens à son existence. C'est le salazarisme qui nous a inculqué l'irresponsabilité, nous réduisant à des enfants, de grands enfants, des adultes infantilisés.

Le 25 avril a inauguré un processus complexe de lutte intense contre la non-inscription, au moins sur un plan restreint, avec des gouvernements provisoires prenant des décisions « définitives » et créant des « faits irréversibles (lois, institutions) », mus par la volonté désespérée de laisser derrière eux, avant d'être renversés, une œuvre achevée, indestructible, grâce à laquelle ils auraient contribué à l'édification de la nouvelle société. Simplement, le substrat de non-inscription demeurait bien vivant ; aussi, toute cette activité frénétique et délirante pour inscrire la Révolution – en écrivant l'Histoire – ne faisait rien d'autre qu'alimenter l'impossibilité de l'inscription, celle-ci étant, elle, inscrite au plus profond (ou sur toute la surface) de l'inconscient des Portugais.

C'est ainsi que le discours politique est devenu dominant dans la vie portugaise. À partir d'un certain moment, il s'est transvasé dans la société ci-

vile, identifiant tout pouvoir au pouvoir politique. Les seules possibilités d'inscrire quoi que ce soit de l'existence individuelle ou collective devaient nécessairement passer par le pouvoir politique.

C'est également ainsi que la vie sociale portugaise, désormais pacifiée, normalisée, a vu la non-inscription reprendre ses prérogatives et recouvrer toute sa splendeur. Tel ministre qui profite de manière illégale d'une loi pour échapper au fisc démissionne pour mieux refaire surface sans dommage quelques mois ou quelques années plus tard; le scandale entachant l'action d'un membre du gouvernement, au lieu de l'éloigner définitivement de la politique, peut être pour lui l'occasion de commencer une carrière encore plus prometteuse (un poste bien mieux rémunéré ou de prestige international, etc.). Rien n'a réellement d'importance, rien n'est irrémédiable, rien ne s'inscrit.

Et si tout se déroule sans que les conflits éclatent, sans que les consciences s'insurgent, c'est parce que tout tombe dans l'impunité du temps – comme si le temps apportait, *immédiatement*, dans le présent, l'oubli de ce qui est pourtant placé sous les regards et bien présent.

Comment une telle chose est-elle possible? Elle n'est possible que parce que les consciences vivent dans le *brouillard*.

Qu'est-ce que le brouillard? Est-il la cause de la non-inscription, ou bien sa conséquence? Il est impossible de répondre à cette question. Il est probable qu'existe plutôt une double causalité réciproque, à partir d'un trauma « initial », lui-même résultant de la convergence et de l'accumulation de nombreux petits événements traumatiques qui ont échappé à l'inscription (historique, sociale, individuelle). Quelque chose comme un Alcácer-Quibir ⁴ que l'on se refuse d'accepter et d'où est né le brouillard. Pas celui de la légende, qui est à venir comme lieu d'une épiphanie, mais une brume au présent, qui s'approprie l'intérieur de la conscience et la ronge, sans que celle-ci s'en avise. Un « blanc psychique », ou plutôt une multiplicité de blancs psychiques traversent la conscience claire, si bien qu'à son insu la confusion et l'obscurité se répandent. C'est le blanc psychique inconscient qui émette et fragmente la conscience en mille morceaux dont chacun est cependant pleinement conscient pour le domaine qui lui revient.

On peut expliquer de la sorte les innombrables régimes de conscience claire qui cohabitent dans la conscience d'un Portugais. Ces régimes s'entrechoquent, se superposent, mais jamais ne s'excluent. C'est probablement ce qui rend possible l'aisance avec laquelle un Portugais peut

4. La bataille d'Alcácer-Quibir (1588), ou « bataille des trois Rois », lors de laquelle le roi Dom Sebastião perdit la vie sans que son corps soit retrouvé. Le retour attendu du Roi disparu, censé surgir du brouillard à l'embouchure du Tage, est l'un des éléments légendaires du « sébastianisme », sorte de messianisme propre au Portugal.

passer d'un régime de conscience à l'autre (hétéronymie)⁵. Prenons un exemple trivial: sitôt arrêté devant un feu rouge, le conducteur « débranche », il se met à penser à autre chose, se sépare de la situation concrète, rêve. Pour revenir à la réalité quelques secondes après, sous l'effet des klaxons des voitures derrière lui. De la même manière s'explique l'existence simultanée d'une habileté et d'une stupidité proprement lusitaines, la coexistence du petit malin et du rustaud (très proches l'un de l'autre comme deux extrêmes qui se touchent jusqu'à presque se confondre), ce qu'illustrent parfaitement les expressions populaires *carapau de corrida* ou *esperteza saloia*⁶. Habileté qui consiste à sauter d'une idée à une autre appartenant à un contexte différent ou opposé (ou à un autre régime de conscience), comme s'il s'agissait d'un même et unique contexte.

Dans une vieille blague sur la rivalité entre deux villages voisins de la Beira Baixa⁷, les habitants de l'un racontaient que les habitants du village voisin étaient si malins qu'un jour l'un d'eux s'adressa en ces termes à ses compatriotes: « J'ai eu une idée pour aller sur la Lune. Il suffit que

l'un de nous monte sur les épaules du premier, qu'un troisième monte sur les épaules du second, et ainsi de suite jusqu'à faire l'échelle la plus haute possible en direction de la Lune. Et quand il n'y a plus personne, on fait monter le premier qui est à terre jusqu'au sommet, puis le second qui s'est retrouvé les pieds au sol monte à son tour, et on continue toujours, sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'on arrive à la Lune. Ainsi les hommes ne manqueront jamais. »

Ce type d'humour est passé dans le théâtre de *revista*⁸ et, plus généralement, dans la culture télévisuelle de masse. Le rire qui en résulte, exploitant le côté « gros finaud » d'autrui, révèle un trait typique du rustaud portugais: pour lui, il y a toujours un rustaud plus rustaud que lui.

La blague de la Beira Baixa illustre la coexistence d'idées incompatibles dans une conscience claire qui les unit et les transforme en « pensée ». Ce qui suppose la présence du brouillard invisible ou de l'ombre blanche.

Cet état de fait rend également compte, pour partie, de certains aspects du code pénal portugais et de l'incroyable légèreté des peines pour les cri-

5. En référence au phénomène de création mis au point par le poète Fernando Pessoa (1888-1935), auteur d'une œuvre plurielle portée par différentes personnalités créées par l'auteur, ou hétéronymes.
6. L'expression *carapau de corrida*, littéralement « petit poisson de course », désigne, pour la railler, la propension de quelqu'un à se croire plus malin qu'il n'est; l'expression *esperteza saloia* associe l'idée d'habileté (*esperto* = habile, malin, finaud) à celle de balourdise (*saloio* = villageois, rustique, et par extension individu grossier, lourd, mal dégrossi).
7. La Beira Baixa est une région intérieure du centre du Portugal.
8. Le théâtre de « *revista* » (« revue ») est un genre lié à l'actualité et fondé sur des sketches mêlant satire et humour populaire. Prisés au temps du salazarisme dans la mesure où ils permettaient une certaine expression critique (bien tempérée), les spectacles de « *revista* » ont été aujourd'hui remplacés par des « *shows* » télévisés.

mes d'enlèvement, de viol ou d'homicide. L'esprit « machiste » qui a inspiré la rédaction de ces lois s'appuie sur le manque de sérieux général avec lequel on évalue la gravité des crimes en question. Des crimes considérés comme mineurs parce que peu ou rien ne s'est inscrit (n'a eu lieu).

Mais c'est sans aucun doute dans le domaine du rapport à la mort et aux morts que se manifeste le plus clairement le refus portugais d'inscrire. D'une certaine façon, c'est sur ce plan que se joue toute la non-inscription des événements, dans la mesure où c'est lui qui conditionne et détermine la relation des vivants avec la vie elle-même.

Il serait utile ici de prendre appui sur une étude des rites funéraires portugais et sur une ethnologie comparée de ces rites avec ceux du même type en vigueur dans le monde méditerranéen et en Europe. Malheureusement, de telles études sont encore à mener.

Limitons-nous à constater un aspect susceptible d'éclairer l'attitude générale des Portugais face à la mort : la rapidité de l'oubli du mort de la part des vivants. Elle est si marquée que, une fois la cérémonie funéraire terminée et le cadavre enterré ou incinéré, la sortie du territoire du cimetière opère une coupure instantanée. À l'exception des amis intimes et des proches, la reprise de contact avec la vie et ses aléas, avec le soleil ou la pluie, avec les petites contingences du temps, de la circulation, des rencontres, des horaires, etc., détourne immédiatement l'esprit (déjà formaté et enclin à la non-inscription) de la concentration pénible sur la

mort à laquelle il avait été obligé. Que la douleur et la souffrance surgissent spontanément chez ceux qu'un fort lien affectif unissait au mort n'est pas en cause ici. On ne fait que constater le fait que, sur un plan *collectif*, seul le rite a donné existence au mort parmi les vivants : le mort n'a « vécu » à la surface de la vie que le temps de la cérémonie funéraire. Socialement, la douleur n'a rien produit, rien qui soit venu du mort ne s'est prolongé dans la vie collective. Rappelons-nous à ce propos que les signes du deuil, les vestes noires et les brassards noirs sur les manches de la veste, ont presque disparu de notre société. Ce n'est que sur un plan individuel, de façon muette et solitaire, que la souffrance s'est maintenue, à l'abri de l'extraordinaire dispositif de non-inscription et d'oubli omniprésent dans la vie quotidienne. Ce n'est pas la messe du septième jour qui maintiendra « vivant le souvenir » du défunt au-delà de cet ultime effort collectif.

Cela signifie que la vie portugaise ne comporte pas de véritable tragédie. Si la mort ne s'inscrit pas en elle, s'il n'y a pas de mort tragique, aucun autre événement ne saurait véritablement produire du sens. Parce que la mort, en tant qu'événement irréversible et nécessairement tragique (ontologiquement tragique, en tant que dés-inscription radicale d'une existence dans la vie), doit s'inscrire dans la vie afin que celle-ci devienne possible et fasse sens pour les vivants. Tout le cérémonial du deuil vise précisément à *réinscrire* le mort parmi les vivants, à condition qu'il ait été bien inscrit dans le royaume des morts (mort et enterré de manière

à se transformer en un « ancêtre », qui donne force aux vivants).

Si rien de cela ne se réalise, si aucune inscription ne s'effectue et que les morts n'ont pas reçu leur sépulture et le traitement qui leur est dû, ils ne cesseront de hanter les vivants. Or, au Portugal, le manque de présence des morts, pour ne pas dire leur totale absence de la vie des vivants, constitue une évidence irrécusable.

Peut-être doit-on voir là l'explication de l'extraordinaire importance que revêtent encore aujourd'hui les représentations et les pratiques magico-religieuses dans notre pays. Les morts n'ayant aucune place parmi les vivants (du fait que la mort ne s'est pas inscrite dans la vie), ni parmi les morts, ils circulent dans les limbes en qualité « d'âmes errantes » qui ne cessent de perturber les hommes.

On pourrait traduire ces croyances en langage métapsychologique : on aurait alors affaire à un blanc psychique, une non-inscription qui se transmet de génération en génération (un « impensé généalogique », diraient Maria Torok et Nicolas Abraham). Bien saisir ce qui se joue ici nous entraînerait plus loin que l'ethnologie, en direction d'une *hauntology* (comme disent les Américains) qui reste encore à élaborer.

Le brouillard est le plan invisible de la non-inscription. Il peut sembler étrange de le définir comme un plan et non comme un volume, mais il

s'agit de concevoir la meilleure analogie non pas tant entre des formes qu'entre des fonctions : le brouillard, ou ombre blanche, ne constitue ni un « milieu » ni une atmosphère, par exemple, mais renvoie à une strate inconsciente logée dans la conscience (dans le langage, les images, les affects, les sensations). Il constitue un plan parce qu'il est un trou, une lacune, un blanc où a manqué une inscription dans la conscience et dans le discours. Ce qui provoque des transformations radicales dans le comportement et la pensée du sujet.

Que l'on ne pense pas toutefois que le brouillard implique un mélange indéfini d'idées, ou un esprit obscurci, embrumé par quelque confusion mentale. On a vu qu'il n'en est rien ; au contraire, c'est parce qu'il y a non-inscription que la conscience acquiert une netteté particulière. Comme nous le verrons, la conscience qui résulte de la non-inscription va conduire l'individu portugais à se familiariser avec les espaces crépusculaires, avec « l'entre-deux » des alternatives qui se dressent sur son chemin. Cela ne signifie pas qu'il entre dans une « atmosphère subliminale » ou qu'il gagne je ne sais quelle texture amorphe de la conscience. En un certain sens, c'est le contraire qui se produit : le sujet est amené à élaborer des stratégies précises de pensée et d'action, si bien que l'on peut cartographier les parcours qu'il trace.